

Andrea Inglese

MES ADIEUX À ANDROMÈDE

Traduction de l'italien par
Eloisa Del Giudice



art&fiction
Lausanne, Genève
2020

Édition originale: Andrea Inglese, *Commiato da Andromeda*,
Valigie Rosse, Livourne, 2011

Couverture: Titre de Stéphanie Lugon et détail tiré du tableau
Persée délivrant Andromède de Piero di Cosimo

Image p.1: Piero di Cosimo, *Persée délivrant Andromède*, 1510
(Firenze, Galleria degli Uffizi)

Culs-de-lampe (page): Détails des marques typographiques
d'Alde Manuce (5 et 88), Guillaume de La Nouaille (19),
Scipion de Gabiano (29), Olivier de Harsy (38), Poncet
Le Preux (47), Claude Gaultier (54), Louis Cloquemin (62),
Sébastien Gryphe (74) et Claude Giroletti (77)

Source: Louis-Catherine Silvestre, *Marques typographiques*,
Renou et Maulde, Paris, 1867

© 2020, art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève

PRÉFACE

Il y a quelques années, j'ai mis en branle quelque chose, un projet d'écriture, pour chercher à surmonter un gouffre amoureux. Il ne s'agit pas là uniquement d'une thérapie privée. Je me suis retrouvé face à l'opportunité, non recherchée mais fatalement imposée, de vérifier si la littérature, ou quelque chose de semblable à l'idée que je m'en suis fait, existe. Comprendre si la littérature, ou son semblant, existe, descendre dans ce chaos, dans ce prodige, implique de passer de l'autre côté du miroir: regarder mes tourments et mes péripéties personnelles comme un drame, caché dans les coulisses, avec les personnages qui rentrent et qui sortent de la zone illuminée. Toute l'agitation, l'angoisse, l'embrouillement qui ont façonné l'intimité, en donnant jour après jour à mon «je» sa couleur émotionnelle, sont expérimentés tout d'un coup comme les signes ambiants d'une zone éloignée, d'un univers périphérique à déchiffrer et à ériger à nouveau, une pièce après l'autre, avec une liberté absolue, avec une fidélité désarmante, avec

l'audace du tricheur. Ainsi, ce qui fut intime et personnel ressort, devient autre chose, matière à méditation, ramification à explorer, mais avant tout forme et rythme, articulation de phrases, consistance. Le gouffre de l'amour ne s'éclaircit pas, semble-t-il, ni ne devient plus intelligible, mais cesse d'être un pur vent, un fantôme, une entaille muette dont on ne peut rien dire hormis quelques phrases à la vocation allusive si exténuée qu'elles ne renvoient à rien d'autre qu'à leur écho vide. Le gouffre amoureux, lui, existe. Il contamine, par phases plus ou moins longues de l'existence, chacune de nos fibres : nous en sommes innervés, dévastés. C'est sur cette figure concave, absente, que j'ai commencé à travailler, pour que sa profondeur informe se retournât en quelque chose de convexe, peuplé de reliefs, de virages, d'agglomérations. J'ai tracé un paysage, j'ai défini un espace alvéolaire, vibrant de déplacements, de tours, de retours.


Ainsi est apparue, à la fin, une vieille connaissance : une métropole, à mes yeux exotique et familière à la fois, qui depuis mes jeunes années m'attire et me repousse cycliquement, avec toutes les ruses de la convenance — les études, le travail — et de la fatalité amoureuse. Cette métropole est Paris, grouillante

d'amours irrésolues, éludées, enkystées, en expansion. Et de folies périphériques, parasitaires, qui nourrissent ceux qui errent au milieu de fantômes de femmes, de seins à extraire de leurs étoffes, de disputes. De ces pertitions je suis en train d'élaborer une psychographie érotique. Andromède est le nom de l'un des gouffres, des décousures topologiques, qui rendent cette ville si monumentale, dense de versions inconciliables, de romans sans squelette. Andromède est le chapitre accompli d'un autre livre, encore en chantier, plein de matériaux disparates, qu'elle continue donc à édifier, dans le grand désordre des genres. Un livre sur Paris¹.

A.I.

1. Ce livre a été publié depuis. Andrea Inglese, *Parigi è un desiderio*, Ponte alle Grazie, Rome, 2016 (ndt).







*Jeunes filles, regardez-y à deux fois
Avant de dédaigner un pauvre monstre.
Ainsi que cette histoire vous le montre,
Celui-ci était digne d'être le plus heureux des trois.*

Jules Laforgue

Io non ti compro il sottomarino, ti compro un transatlantico.

Piero Ciampi





QUAND L'HISTOIRE D'AMOUR de neuf ans, la plus importante, la plus longue et la plus intense, a commencé à s'écrouler — et moi avec elle —, à éclater en plusieurs figures probables, ou à peine amorcées, indécises, quand, disais-je, notre amour si solide et si évident devint un morceau improvisé jour après jour, de sorte qu'on ne pouvait vraiment plus rien prévoir et que tout devait être exposé, expliqué, imaginé à nouveau à chaque minute pour qu'il manifestât, après franche inspection, un sens quelconque, à cet instant précis, pendant cet intervalle déchirant, *Persée délivrant Andromède* de Piero di Cosimo, dont la reproduction était restée collée au moins trois ans dans les toilettes sur le mur en face de la porte, eh bien ce tableau, que j'avais absorbé au fil du temps comme on absorbe le paysage découpé par une fenêtre, m'offrit une clé globale et précise pour sortir des ténèbres et avec clairvoyance trouver une trame différente, plus adaptée, pour organiser mon histoire amère, mon histoire brisée en morceaux.

Le tableau est étrangement très peuplé, il semblerait qu'il y ait beaucoup de figures, trop peut-être, tant et si bien qu'on les oublie vite, impossible de les retenir toutes, et même en les énumérant, avec la cadence mathématique implacable qui isole et définit, même alors quelques-unes d'entre elles échappent au décompte, se dérobent à la somme finale: combien de personnes y a-t-il, en définitive, rassemblées sur la plage, et éparpillées sur tout le paysage? Les groupes de figures au premier plan, de véritables agglomérats, empêchent un recensement serein: sur la gauche surgissent des couvre-chefs (turbans, chapeau de paille avec plumes d'autruche), il faut guetter chaque tunique, jambe, pied et soulier, et sur la droite l'intrusion discrète, partielle, d'un visage. Si l'on exclut le couple protagoniste, les spectateurs du drame — qui pourtant lui tournent le dos — pourraient être vingt-deux, mais en étendant la vue aux collines, promontoires, villages que l'on arrive encore à discerner, on peut en ajouter vingt-deux autres (figures humaines, anthropomorphes), et j'en oublie certainement quelques-unes, les plus reculées, cachées dans les plis du coteau sur la gauche, autour ou juste en dessous des deux grandes fermes. Il est en revanche plus difficile de

distinguer les vivants des statues dans le groupe de figures qui peuplent, à droite, le village et ses environs, surtout si, comme moi, l'on observe la peinture dans une unique reproduction, grande comme une feuille A3. Je ne veux pas trop m'occuper de cette foule qui se comporte de façon imprévisible et désorganisée, qui ne semble pas appartenir à la même famille, et qui, par ailleurs, plus que comme un clan ou une communauté, agit comme une multitude, animée par des passions et des intérêts divergents : certains, harassés par la douleur, ne parviennent pas à rester debout, plient les genoux, se tordent au sol, et n'offrent pas même le visage au spectateur tant il est défiguré et rompu ; d'autres, au contraire, dansent et font de la musique avec une impudence affichée, comme s'ils ignoraient toute calamité, ou justement pour surmonter la menace et le chantage des deuils à venir, en lançant un exubérant air de joie à travers les notes d'étranges instruments à cordes et à vent, que très peu de musicologues seraient en mesure de reconnaître comme l'emblème pittoresque d'engins ayant réellement existé et non pas le caprice d'un homme absorbé et talentueux dans le trait et la couleur. Il faudrait en réalité se consacrer à ces figures réunies en bandes opposées

sur la plage, les souffrants et les jouisseurs, les rompus et les réjouis, les déroutés et les heureux vagabonds, il suffirait de se laisser emporter par cette mêlée émotive, alternant dans une berceuse hypnotique joie et chagrin, rires et larmes, pas de danse et spasmes nerveux, il suffirait de ce rythme humain, élémentaire, pour calmer l'esprit qui veut, lui, tisser histoires, biographies, rôles et épisodes. Mais derrière le groupe bariolé des vingt-deux, trois figures décisives se dressent, quatre plutôt, car l'une d'entre elles apparaît dédoublée: il s'agit d'une femme à moitié nue, d'un monstre qui encombre (un cachalot hybride, entre l'anaconda et le dinosaure) et d'un guerrier agile et téméraire. La femme, comme dans beaucoup de rêves érotiques, a les bras liés et offre son corps dénudé de la taille à la poitrine: une robe blanche, ou un drap ordinaire, l'enveloppe soigneusement, en lui couvrant les jambes et les avant-bras. Son sexe apparaît, disparaît, il est suggestion: le tissu qui lui serre la taille se plie vers le bas, à la hauteur du pubis, de telle sorte que la pensée, vorace, s'y appuie, aveuglément. Mais c'est la pose, le total abandon, la tête penchée sur l'épaule droite, les yeux entrouverts (qui peut le dire?), les seins poussés vers l'extérieur, le buste légèrement courbé vers le sol,

c'est cette condition d'esclave sexuelle, désormais soumise au carrousel de sévices que son tortionnaire lui réserve, c'est cette lassitude qui la rend d'une certaine façon intolérable au regard, jamais trop longtemps contemplée par le spectateur, qui préfère déplacer son attention vers le monstre, qui se dresse, lui, terrible et vaincu, renversé de trois quarts, au centre du tableau. Et au-dessus de lui, presque sur la pointe des pieds, discrètement, l'exécutant au travail, le jeune tueur armé d'un sabre : Persée.

De toutes les figures, bien qu'étant la moins arrangeante, celle du monstre (le cétaqué dragoniforme) est certainement la plus fidèle. Elle se laisse regarder sans arrêt, attire la curiosité têtue des vivants, l'indiscrétion des spectateurs, la grossièreté de ceux qui ailleurs, au-delà d'eux-mêmes, cherchent un point d'abordage, un malheureux épisode à contempler, à peine compatissants, assoiffés d'une revanche bien connue. Le monstre est là, parfaitement plongé dans son rôle d'opprobre, stupide et dangereux, mais néanmoins, d'une certaine façon, pudique : il offre la jugulaire à son bourreau, s'effondre sur un flanc, se porte candidat pour être, avec l'accord de tous, toujours abattu. Le monstre a d'étranges barbes

fauves, qui toutes vibrent sur la partie postérieure de son profil, alors que de ses narines il exhale des barbilles d'eau et regarde Andromède, avec une plausible tristesse: il sait qu'il ne la reverra plus, qu'il ne l'a jamais possédée, qu'il n'a pas eu le temps, à cause de ses nombreux engagements de ravisseur, de s'octroyer un instant de paix avec elle. Persée est discret et charmant: il tue avec une élégance désarmante, pliant le bras vers soi, comme un joueur de tennis préparant un revers hors normes, de telle sorte que le sabre reste un instant suspendu derrière sa nuque avant de tomber, sec, sur la gorge du dragon aquatique.

Dans cette histoire si peu linéaire ou moralisante, qui insinue plutôt sans arrêt le doute, comme si tout s'était déroulé trop facilement, sans effort ni véritable friction à part d'imprévisibles et funestes surprises; dans toute cette tension inachevée, qui grandit à la toute fin au lieu de s'atténuer par un exutoire cathartique, les vagues, elles, accomplissent un ajustement miraculeux: elles épongent tout contentieux, dette, retard, dommage involontaire. Cette broderie de vagues, onirique et ironique, songeuse et scientifique, est un message intemporel de calme et de maîtrise de soi. Chaque

vague, en effet, se rattache à une force épouvantable et dévastatrice qui, pourtant, a été domptée avec classicisme, parachevée, enfermée dans une cylindrique expression des eaux : ces flots torsadés — enfin apaisés, épousés — forment le lieu même du monstre où l'épisode se déroule et se propage autour de lui à travers berges et promontoires, chagrins et bagatelles, pieds ailés et poitrines apparentes. Les vagues concentriques, solides, bien polies, endiguent ainsi le tout, le tendent comme corde d'arc, repoussent de chaque côté les rives et les clans de droite et de gauche, arrimant au centre le monstre de manière à ce qu'il serve, de nuit comme de jour, par le vent et par la pluie, de passerelle, de soubassement, de piste d'atterrissage à l'attention du héros, le Persée volant, un peu Flash Gordon un peu Yves Klein, faisant son saut de l'ange par la fenêtre.



Comment toute cette chorégraphie généreuse est-elle profondément gravée dans certains destins, dont le mien et celui de mon amour perdu, cela reste à dire, à démontrer peut-être,